

Dès que je pose tant soit peu sur cette situation étrange, il devient clair que dans ce cas encore, comme dans beaucoup d'autres, les motivations de mon ami Pierre n'avaient rien de mathématique, ni même de "rationnel". En y resongeant, je me suis rendu compte à quel point la problématique autour des coefficients de De Rham, qui ne prenait tout son sens que dans l'optique des six opérations et du yoga cristallin^{662(**)} (yoga que j'avais introduit quelques années avant avec les topos cristallins, et dans l'esprit justement des six opérations. . .) - à quel point toute cette problématique était enracinée dans mon oeuvre et dans ma personne, et ceci de façon **clairement apparente pour tous**.

Il est vrai que la problématique des coefficients de Hodge venait également du même maître, dont déjà, en son for intérieur (et à son propre insu, peut-être) l'élève se distançait. Mais la filiation était là bien moins évidente pour le monde extérieur (et personne, y compris même Serre, ne semble l'avoir perçue^{663(***)}), et surtout : une première tranche du travail de grande portée qui était à faire, ne s'inscrivait pas dans une vision ("six opérations" ou autre. . .) ostentativement grothendieckienne, pas de façon clairement apparente à tous, tout au moins.

◇ Mais ce n'est pas un hasard, comme je l'ai souligné plus d'une fois, que la théorie cohomologique de Hodge-Deligne, après un démarrage spectaculaire à la fin des années soixante, en reste encore aujourd'hui au stade d'enfance, ou les seuls coefficients tolérés sont constants(ou, à la rigueur, "lisses", c'est à dire les équivalents au sens "Hodge-Deligne" des systèmes locaux), et où des opérations aussi cruciales que les images directes supérieures de Leray $R^i f_*$ (pour ne parler que de ceux-là) n'ont pas cours ! La question de définir la bonne notion de "coefficients de Hodge" et les opérations pertinentes dessus, n'est pas seulement **mentionnée** dans l'oeuvre de Deligne (pour autant que je sache), alors qu'elle m'était familière déjà, sauf erreur, dès avant même que j'aie eu le plaisir de faire sa connaissance. Quand, après mon départ et au cours des ans, il m'arrivait de poser la question, (j'ai fini par me lasser, forcément. . .), de ce qu'il attendait pour développer à la fin des fins la théorie qui s'imposait, il répondait invariablement : "c'est trop difficile. . ."^{664(*)}. Ça ne me convainquait pas, c'est sûr - si je n'étais parti dans une toute autre aventure, je m'y serais bien mis aussi sec, pour la développer cette théorie "trop difficile" et celle des coefficients de De Rham du même coup. . .

d'être plus proche de l'intuition géométrique, et celle de Mebkhout étant plus simple techniquement (en évitant le recours aux pro-objets), et à divers égards plus profonde.

^{662(**)} Je me rappelle d'ailleurs que dans l'exposé que Deligne faisait de sa théorie, il évitait systématiquement le recours au langage cristallin, qui pourtant donnait à sa théorie une dimension plus profonde, en l'insérant dans un formalisme cohomologique topologique déjà existant. Egalement, je réalise que, tout comme Berthelot et mes autres élèves cohomologistes, il avait perdu le sens de l'**unicité** profonde entre la cohomologie cristalline en caractéristique p , et les phénomènes cristallins de caractéristique zéro (qui faisaient l'objet de son séminaire). Ce sont là des signes d'un propos délibéré d'ignorance d'une unité foncière, laquelle se trouve morcelée arbitrairement et par là, détruite. Ce propos délibéré est dans la nature d'un "blocage", par intervention de forces de nature égotique, étrangères à la pulsion de connaissance. Pour une illustration de ce blocage chez un autre de mes élèves cohomologistes, que j'ai pourtant connu doué d'une fine intuition, voir la sous-note n° 91₂ à la note "Les cohéritiers. . .".

^{663(**)} Cela semble bien ressortir en tous cas du rapport de Serre sur les travaux de Deligne, cité dans la sous-note n° 165₁ à la note "Requiem pour vague squelette" (notamment p. 813). Pour une explicitation de cette filiation, voir "Les points sur les i " (note n° 164), I 4 (notamment p. 793), et sa sous-note n° 164₁.

^{664(*)} Cette réponse s'est associée dernièrement avec "L'Eloge Funèbre" (ou l'enterrement par le compliment), de la plume de Deligne, dont il a été question encore dernièrement (voir la note "Les joyaux" n° 170 (iii)). Cet "Eloge" s'achève par cette interrogation (qui vaut son pesant de Pierre. . .) :

Il a quitté l'IHES en 1970 à un moment où sa passion pour les mathématiques s'éclipsait. Faut-il croire que les problèmes qu'il se posait dans la ligne qu'il s'était tracée, **étaient devenus trop difficiles** ?" (C'est moi qui souligne)

Cette aimable suggestion est reprise dans le volet 2 de l'Eloge, consacré à Pierre Deligne, où nous apprenons que certaines conjectures du défunt, "aujourd'hui toujours aussi inabordables qu'alors", avaient sans doute été (du moins est-ce clairement suggéré) le principal obstacle qu'a eu à surmonter ledit Deligne, pour prouver une certaine conjecture "de difficile culture proverbiale".

Ces rapprochements me font comprendre que dans la réponse stéréotypée "c'est trop difficile. . ." de mon ami Pierre, il y avait un sous-entendu de dérision, qui devait lui procurer une satisfaction d'autant plus piquante, qu'il était visible que ce grand dadaïs de défunt était à mille lieues de se douter dudit sous-entendu (pas plus que de sa qualité de défunt. . .).